

La confrontation entre sciences, philosophie et théologie à la lumière du *Système des sciences* de Paul Tillich

GÉRARD SIEGWALT

Sommaire

Il ne s'agit pas ici d'une présentation du « Système des sciences selon leurs objets et méthodes » (1923)¹ de Paul Tillich. Nous n'exposerons pas le contenu proprement dit de cet ouvrage, capital pour la compréhension du « système de pensée » de Tillich, mais nous en dirons la pertinence : celle-ci tient à la conscience qu'a Tillich d'une dimension dernière, ou de transcendance, inhérente aux sciences elles-mêmes ou plutôt, et d'abord, au réel appréhendé par les sciences et alors, à cause de cela, également à elles-mêmes.

Tillich a formulé la conscience de la dimension dernière du réel sous forme programmatique dès 1919, dans sa conférence *Über die Idee einer Theologie der Kultur*². On y trouve la qualification de la religion comme « expérience de l'inconditionné » (ou absolu), ce qui le conduira à cette définition de l'absolu, qui est le sens même de la religion (qu'il identifie un certain temps avec la foi), ou de ce que Dietrich Bonhoeffer appellera « la réalité dernière » : c'est « ce qui nous concerne de manière inconditionnée » (ou ultime)³. Si la philosophie, au sens de l'ontologie, ou de ce que Tillich appelle de façon traditionnelle dans *Le Système des sciences* la métaphysique, porte déjà ultimement sur la dimension dernière du réel, la

1 *Das System der Wissenschaften nach Gegenständen und Methoden*, in *Gesammelte Werke I*, hg. R. Albrecht, Stuttgart, 1958, p. 109-293. La contribution ci-après reprend la substance d'une communication donnée lors d'un Séminaire Paul Tillich organisé par Jean Richard en août 2002 à l'Université Laval de Québec.

2 Traduction française in Paul Tillich, *La dimension religieuse de la culture. Écrits du premier enseignement (1919-1926)*, Paris/Genève/Québec, Cerf/Labor et Fides/PUL, 1990. Je renvoie à ce propos à mon article « La théologie de la culture de Paul Tillich », in *Revue des Sciences religieuses*, 2009/4, p. 587-603.

3 Jean Richard me signale que l'expression « ce qui nous concerne de manière inconditionnée » apparaît sans doute pour la première fois dans la *Dogmatique* de P. Tillich de 1925 : « La dogmatique est un discours scientifique qui traite de ce qui nous concerne inconditionnellement » (Voir *Dogmatique*. Cours donné à Marbourg en 1925, Paris/Genève/Québec, Cerf/Labor et Fides/PUL, 1997, p. 3).

théologie en tant que réalisation particulière et concrète de la philosophie ainsi entendue selon telle religion donnée, en l'occurrence la religion chrétienne, se situe au même niveau ainsi esquissé. Dans *Le Système des sciences*, Tillich fonde de manière peut-on dire systématique son anti-supranaturalisme. Pour le supranaturalisme, l'absolu, ou Dieu en langage théologique, est compris comme extérieur au réel, alors que, selon Tillich qui suit en cela Luther, Dieu est présent et agissant « dans, avec et à travers » le réel. Ce que Tillich appellera (contre le supranaturalisme) le « réalisme de la foi » comporte une vision « théonome » du réel: le réel est saisi selon ce que Tillich appelle ici « le principe » qui est à sa base, le principe donc porteur ou fondateur. Ce principe est l'absolu qui certes transcende le réel mais lui est en même temps inhérent, précisément comme sa dimension de transcendance. C'est à cette compréhension du réel que Tillich donne, dans *Le Système des sciences*, son expression pleinement conséquente.

Notre propos est de dire, dans un premier temps, l'ambition de Tillich et la portée critique de cette ambition ; de dégager, dans un deuxième temps, l'intuition, qu'on peut qualifier de « mystique », qui fonde l'ambition tillichienne et lui donne sa force prégnante ; d'esquisser enfin, dans un troisième temps, la vérité, ou la dynamique de vérité, de cette intuition et donc la nécessité de sa mise en oeuvre, et ce au-delà de Tillich.

La présente contribution, qui est réflexive et critique, interprète Tillich à la suite et donc dans la ligne même de Tillich, mais en s'appuyant plus sur sa visée que sur l'expression qu'il en donne. Pour la connaissance du *Système des sciences*, cela peut être à première vue déroutant ; pour le non-connaisseur, cela peut le mettre en appétit. En ce qui concerne le déplacement, en tout cas apparent, par rapport à Tillich, il s'agit d'une distanciation critique – c'est-à-dire discernante – qui seule permet de comprendre Tillich : l'interprétation donnée de Tillich est au service de cette compréhension et elle va dans le sens même de la pensée de Tillich et correspond donc à sa visée véritable ; elle dépasse ainsi la tentation d'une scolastique tillichienne. Cette approche de Tillich grâce à une interprétation de sa pensée ne pourra qu'être incitative à une lecture du *Système des sciences* lui-même pour approfondir, élargir voire nuancer l'interprétation donnée et donc pour pousser à en comprendre et, si possible, à en actualiser la portée.

1. L'ambition de Tillich dans *Le Système des sciences* et la portée critique de cette ambition

Au *point de départ* de la réflexion de Tillich, il y a la situation de l'Université – cela vaut déjà du temps de Tillich et cela vaut encore aujourd'hui – avec la juxtaposition des Facultés dans leur diversité et leur spécialisation et donc leur différenciation sans cesse croissantes, et ainsi avec la perte de ce qui unit ces Facultés dans l'Université, alors que le principe de cette dernière est bien celui de l'unité de la diversité, ou de la diversité, ou richesse, de l'unité.

Cette situation représente un *défi* pour Tillich en tant que penseur, tant philosophe que théologien. Qu'est-ce que, en effet, la pensée sinon la mise en relation des parties dans un tout sous la conduite d'un principe qui fonde les parties et le tout ? Le penseur, et donc la pensée, démérite devant la situation décrite de l'Université là où il, ou elle, s'en accommode.

La question est alors : *au nom de quoi la pensée peut-elle relever le défi ?* On peut envisager à ce propos deux réponses complémentaires : la première est nécessaire mais insuffisante, la seconde implique la première et la dépasse. La première réponse reprend la première partie de la définition de la pensée, la seconde la deuxième partie.

1.1 La pensée entendue comme la mise en relation des parties dans un tout

Au nom de la pensée ainsi comprise, les sciences en tant que disciplines particulières doivent être sorties de leur simple juxtaposition pragmatique et être mises en relation les unes avec les autres. C'est ce vers quoi tend ce qu'on appelle aujourd'hui l'interdisciplinarité : définir et mettre en œuvre l'« *inter* » (Martin Buber parle du « *Zwischen* » : le « entre ») des différentes disciplines, qu'est-ce qui les unit entre elles de telle sorte qu'elles ressortissent toutes de l'*Université* ? Cela suppose évidemment qu'elles se connaissent, se fréquentent, sont en dialogue entre elles, et ce à l'intérieur d'un même groupe restreint de disciplines données et entre groupes plus larges de disciplines différentes (par exemple sciences de la nature et sciences humaines). Ce qui est commun à tous ces groupes, c'est qu'il s'agit de sciences. Les mettre en relation les unes avec les autres, c'est les organiser entre elles. C'est ce vers quoi tendait au Moyen Âge le *studium generale* – sorte de tronc commun à toutes les disciplines – mais il se faisait sous

L'égide de la théologie qui, avec l'avènement de la modernité, a perdu sa position de reine des sciences. Le « *studium generale* » a été suivi à l'époque moderne par l'*encyclopédisme* qui consistait à avoir une vue générale des sciences (culture générale = savoir encyclopédique). L'encyclopédisme dans ce sens-là n'est plus une possibilité depuis le développement prodigieux de toutes les sciences au plus tard à partir du XIXe et à travers le XXe siècle. Il s'est alors démultiplié par groupes de sciences : ainsi l'« encyclopédie théologique » définissant les rapports entre les différentes disciplines théologiques enseignées dans une Faculté de théologie a eu longtemps un statut officiel comme discipline unitaire⁴ et l'idée en reste présente dans l'organisation de ces Facultés, même si sa réalisation n'est pas évidente (en particulier là où elles se savent soit fonctionnellement soit pour ainsi dire constitutivement ouvertes à d'autres Facultés, considérant d'autres disciplines que proprement théologiques comme des disciplines « auxiliaires » pour la théologie, également là où elles s'unissent à d'autres Facultés, de philosophie, ou d'éthique, ou de sciences des religions). Par-delà l'« encyclopédie théologique » aujourd'hui, dans une société pluri-culturelle et plurireligieuse, en besoin d'être repensée, il peut y avoir dans le même sens une « encyclopédie » des sciences de la terre, de la vie, du cosmos, ainsi que des sciences de l'homme, de la société, du politique, et également des sciences des moyens (économie et finance). Plus précisément, à côté des encyclopédies particulières ou sectorielles, il y a, sous la poussée de la conscience écologique, un nouvel encyclopédisme général dans une tentative comme celle d'Edgar Morin⁵, montrant l'interrelation fondamentale de toutes les parties du réel (et, partant, des sciences) dans un tout général et la composition articulée du tout grâce à ces différentes parties interreliées. Si l'encyclopédisme classique (des encyclopédistes français du XVIIIe siècle par exemple) était un encyclopédisme quantitatif, l'encyclopédisme à l'âge de la cybernétique est un ency-

4 Voir à ce propos par exemple l'Encyclopédie théologique de F.Schleiermacher, *Kurze Darstellung des theologischen Studiums zum Behuf einleitender Vorlesungen* (2^e éd. 1830). Trad. franç. B.Kaempf et P.Bühler, *Le statut de la théologie*. Genève/Paris, Labor et Fides/Cerf, 1994. On peut d'ailleurs signaler à ce propos (je dois la précision à Jean Richard) le cours donné par Tillich à Berlin en hiver 1920, sous le titre : « Encyklopädie der Theologie und Religionswissenschaft », in *Berliner Vorlesungen. Ergänzungs- und Nachlassbände zu den Gesammelten Werken XII*, hg. E. Sturm, Berlin, 2001, p. 259-295.

5 Voir E. Morin, *La Méthode* (plusieurs volumes). Paris, Seuil, 1977ss.

clopédisme fonctionnel : il est attaché au fonctionnement des parties en elles-mêmes et dans le tout et du tout à partir des parties.

1.2 La pensée entendue comme étant sous la conduite d'un principe qui fonde les parties et le tout

Si une vue générale est nécessaire, dans le sens non d'un savoir encyclopédique mais de la conscience de l'interrelationnalité des sciences entre elles, le penseur ne saurait, dans la ligne de Tillich, se limiter à être un encyclopédiste au sens fonctionnaliste. Le penseur dépassera nécessairement le fonctionnalisme, forme contemporaine du nominalisme médiéval ; il sera réaliste, au sens du réalisme médiéval, par conséquent attaché à la « *res* » dans les choses, dans tout le réel, aussi dans les sciences, autrement dit attaché au principe porteur de tout. Tillich affirme la réalité d'un tel principe qui fonde les parties et le tout ; ontologiquement c'est l'Être, théologiquement Dieu (Voir à ce propos partie II du *Système des sciences*). C'est au nom de ce principe que le défi indiqué peut être relevé en dernier ressort.

L'*ambition de Tillich* apparaît ainsi double : elle est premièrement épistémologique et deuxièmement ontologique.

Premièrement, Tillich ne veut pas faire moins que ce que fait l'encyclopédisme non pas simplement particulier (comme dans l'exemple de l'« encyclopédie théologique ») mais général. Mais l'impossibilité aujourd'hui de l'encyclopédisme classique (d'un savoir encyclopédique) renvoie pourtant à la nécessité de définir les principes qui sont à la base des différentes sciences – ils peuvent être différents d'une science ou d'un groupe de sciences à l'autre – d'un côté, la complémentarité et en ce sens le caractère unitaire de ces principes de l'autre côté. C'est cela la fonction de l'*épistémologie*, qui est la science de l'*épistémé*, de la connaissance, ce qui veut dire des principes qui sont à la base des sciences dans leur réalité ; elle concerne, peut-on dire, les lunettes avec lesquelles nous regardons le réel. Les principes épistémologiques sont fonction des « objets » des différentes sciences et impliquent des « méthodes » relatives à ces objets. *Le Système des sciences selon leurs objets et méthodes* rend compte déjà par le seul titre de l'ambition de Tillich d'unir les sciences (dispersées). Il le fait sur la base d'une épistémologie (en allemand : *Wissenschaftslehre*), donc non sur la base des contenus à proprement parler des différentes sciences (ce qui dépasse les possibilités actuelles d'un homme) mais de leurs principes (qui sont

certes fonction de leurs objets, ou contenus, et qui déterminent leurs méthodes).

Deuxièmement, l'épistémologie tillichienne est portée par une ontologie (= métaphysique), c'est-à-dire par la conscience que dans les sciences, leurs objets et méthodes, et partant déjà dans leurs principes épistémologiques, il y a une dimension dernière : on peut l'appeler dimension ontologique (de participation à l'Être en tant qu'Être), ou de transcendance. L'ontologie ainsi entendue n'est pas au sens d'une tradition dominante un supranaturalisme mais elle est la science, ou la conscience, de l'Être dans les étants (Heidegger). Il y a *les* principes épistémologiques, et il y a *le* principe ontologique (cf. la définition de la pensée comme étant sous la conduite d'un principe – le principe ontologique ! – qui fonde les parties et le tout, qui fonde donc les principes épistémologiques, les objets et les méthodes des différentes sciences). Tillich n'est pas simplement épistémologue, mais il est philosophe si philosophie = ontologie au sens dit ; c'est-à-dire : Tillich pose ce qu'on appelle classiquement la question de la *vérité*, qui est pour lui la question du sens ultime de tout. L'ambition épistémologique se double par conséquent d'une ambition *systématique* ou *normative*.

La *portée critique* de l'ambition de Tillich est double également. D'une part Tillich appelle les sciences à clarifier leurs principes épistémologiques, car ceux-ci ne sont pas neutres, étant toujours fonction d'une philosophie au moins implicite. Sans que Tillich développe ce point, on peut dire que cette philosophie à la base des sciences à l'époque moderne, c'est le dualisme cartésien⁶. D'autre part, les principes épistémologiques doivent être vus critiqueusement en relation à la question du sens dernier qui est inhérent à tout le réel, donc en fonction de ce que Tillich appelle « l'esprit », qui est l'instance de transcendance en l'être humain, ou la conscience de la dimension dernière, de profondeur, du réel et, partant, également des sciences du réel.

Nous n'explicitons pas ici la double qualité de l'esprit : philosophique et théologique, ni la diversité de ses expressions (outre les sciences, il y a les arts et lettres, et également l'éthique et aussi le droit). Il suffit de noter que Tillich réfère la philosophie et la théologie l'une à l'autre, la théologie précisant l'absolu ontologique (ou le principe fondateur de tout) dans le

6 À ce propos, pour plus de développements, cf. dans ma *Dogmatique pour la catholicité évangélique* (abr. D.C.E.), Genève/Paris, Labor et Fides/Cerf, 1986ss, notamment le tome III/1 : *Cosmologie théologique : Sciences et philosophie de la nature* (1996), partie I.B. Cosmologie et théologie.

sens existentiel d'une relation à Dieu, celui-ci étant toujours *Deus semper major*. Dans sa *Théologie systématique*, il explicitera ce rapport dans le sens de la méthode de corrélation : l'absolu de la raison philosophique est référé à l'absolu de la révélation théologique, et vice-versa, cela devant s'entendre en vérité dans un sens réciproquement critique⁷.

Le programme d'une théologie de la culture de Tillich qui se déploie dans *Le Système des sciences* fait saisir en ces dernières ce qui pour Tillich est la substance (il parle de « *Gebalt* » = teneur) de la culture, à savoir la conscience, dont celle-ci est le porteur, de la dimension de transcendance de tout ce qui est. On peut rendre compte de cette dernière de manière philosophique et de manière théologique ; les deux sont corrélatives.

2. L'intuition « mystique » à la base de la pensée de Tillich et sa force prégnante

Il faut d'abord justifier l'expression « intuition mystique » à propos de Tillich. Celui-ci, on le sait, emploie le terme « mystique » non au sens dépréciatif de Karl Barth et d'Emil Brunner opposant la Parole extérieure à la mystique de l'intériorité, mais positivement, dans le sens d'une relation d'immédiateté avec l'Être ou Dieu. On peut renvoyer à ce propos à sa thèse sur la mystique de Schelling⁸. Tillich n'a pas seulement une connaissance livresque de la mystique. Définir la foi, la relation à Dieu, et ainsi, si on peut dire, Dieu lui-même comme « ce qui nous concerne de manière absolue », et référer toutes choses : l'existence, l'histoire, les sciences, la culture, enfin tout à cela, n'est pas simplement une « idée » en l'air mais (une « idée » au sens d'une perception de la profondeur du réel qui suppose) une expérience, celle de l'irruption de l'Être ou de Dieu dans la conscience humaine comme irruption de ce qui est au fondement de toutes choses.

Intuition mystique : il s'agit, chez Tillich, d'une sensibilité qui se cristallise dans ce qu'il nomme « théonomie ». Il parle du *kairos*, de ce temps d'irruption de Dieu dans la conscience humaine, le temps vertical coupant le temps horizontal qu'est le *chronos*, et qui place potentiellement tout le réel dans la lumière de Dieu, rétablissant le caractère théonome du réel. La

7 Concernant cette relation réciproquement critique entre raison et foi, ou entre réalité et révélation, cf. *D.C.E.* I/2, 1987.

8 P. Tillich, *Mystik und Schuldbewusstsein in Schellings philosophischer Entwicklung* (1912), in *GW I*.

théonomie, à savoir le fondement ontologique ou théologique du réel, et dans ce sens l'intuition mystique de Tillich, sont totalisantes : non pas limitées à la relation personnelle à l'Être ou à Dieu mais ouvrant à – et concernant donc – toutes choses, tout le réel. On dira que cela relève de l'âme germanique de Tillich, de son romantisme, de l'idéalisme de Schelling, de la tradition théosophe présente chez Tillich, etc. Toutes ces références peuvent être éclairantes, mais sans plus. Tillich peut lui-même s'y référer mais il n'emprunte pas son intuition à d'autres, il a cette intuition et il l'élabore, certes, avec l'aide d'autres. Et cette intuition est englobante, dépasse les frontières établies par la raison humaine entre telles sciences et telles autres, renvoie à quelque chose de commun à toutes les sciences, à tous leurs objets et à toutes leurs méthodes, à tous leurs principes, à savoir leur dimension dernière, leur « *Gebalt* » (teneur, ou substance). Par ce renvoi à la dimension dernière, absolue, inhérente à toutes choses, la pensée de Tillich est proprement *systematique* : on peut dire que le « système de pensée » de Tillich et donc son caractère englobant a là son origine, son fondement. Par là la pensée – philosophique et théologique – de Tillich s'apparente à la théologie de l'Orthodoxie qui est, dans son expression la plus forte, une théologie de la récapitulation de toutes choses en Christ ou dans le Dieu tri-un. Le *Gebalt*, la dimension dernière, le sens [...], c'est philosophiquement parlant l'Être, théologiquement parlant Dieu (en Christ dans la puissance de l'Esprit), mais c'est l'Être, ou Dieu, en tant qu'Être *des* étants, en tant que Dieu *de* tout. La philosophie (au sens de l'ontologie) et la théologie (au sens d'une concrétisation historique et existentielle-communautaire de l'ontologie) ne sont pas limitées à l'anthropologie mais ouvrent également à la cosmologie et aussi à la sociologie (concernant la société humaine) et aux différentes sciences particulières et autres approches du réel concernées.

Parler d'expérience, ou d'intuition, mystique, c'est s'exposer au risque du subjectivisme. Tillich pare à ce risque comme philosophe et comme théologien.

Comme philosophe : Ce qui a été dit concernant Tillich comme épistémologue d'un côté et comme métaphysicien (dans le sens de l'ontologie comme définie) de l'autre côté, à quoi il faut ajouter sa culture liée à sa connaissance de l'histoire de la pensée, philosophique et théologique, suffit pour montrer que pour Tillich une intuition ne fait pas une pensée. Sa pensée certes se fonde dans une intuition dans laquelle elle trouve pour ainsi dire son lieu-source, mais elle se structure en élaborant l'intuition grâce au langage tenu disponible par la philosophie et la théologie, autre-

ment dit la pensée rend compte de l'intuition de manière critique et réflexive.

Comme théologien : Tillich vient de la tradition luthérienne et de son insistance sur l'objectivité (le caractère « *extra nos* ») de la révélation de Dieu. Cette insistance a toujours à nouveau conduit le luthéranisme (et le calvinisme) dans le sens d'un objectivisme théologique (un supranaturalisme, un « positivisme de la révélation », comme dira D. Bonhoeffer à propos de la théologie de K. Barth). Il y a l'autre pôle chez Luther : le *Deus extra nos* est aussi le *Deus pro nobis* (pour nous) voire *in nobis* (en nous). Tillich rejettera toujours l'objectivisme de la foi en Dieu tout comme il rejettera le subjectivisme. L'intuition mystique est référée chez lui à l'objectivité de l'attestation biblique (voire d'autres traditions de foi) de la révélation de Dieu. Elle doit être en cohérence avec elle, mais l'attestation biblique (ou autre) doit aussi, de son côté, être signifiante pour l'intuition mystique et, par-delà, pour toute l'expérience humaine comme telle.

3. La dynamique de vérité de l'intuition mystique de Tillich comme appel à en répondre en responsabilité propre

Nous parlons de *dynamique* de vérité : la vérité (ou le sens, ou tel autre terme analogue encore) est pour Tillich non ce qui est mais ce qui advient (un *Geschehen*, ou un *Vorgang*) : elle est de l'ordre de l'effectuation, de l'advenue, donc quelque chose de dynamique, non de statique. On peut aussi dire qu'elle est de l'ordre de la motivation et de la finalisation (ou orientation). Certes, le caractère d'*ek-stasis* de la vérité n'exclut pas mais inclut son caractère d'*en-stasis* : la mise en mouvement produit un enracinement, un ancrage ; celui-ci procède de celui-là, tout comme ce dernier comporte le premier ; l'un ne va jamais sans l'autre. L'irruption de Dieu se conjugue par ailleurs avec l'insaisissabilité, ou ineffabilité, de Dieu. Si Dieu est effectif (au sens de C.G. Jung : « *Ist wirklich was wirkt* » – est effectif ce qui s'effectue), il l'est comme Dieu qui est toujours au-delà de (toutes nos représentations de) Dieu (*Deus semper major*). Cette affirmation de la théologie négative est essentielle pour Tillich, comme pour toute mystique. Elle est, au-delà de la fécondité propre de la pensée de Tillich, la source nourricière de cette fécondité.

Dynamique de la vérité : on comprend maintenant l'expression. La vérité n'appelle pas la répétition mais elle ne s'atteste fondatrice qu'en s'avérant novatrice. Novation et tradition, et donc fondement et orienta-

tion, révélation et continuation de la révélation, cette dialectique est l'implication de l'affirmation, constitutive de toute intuition mystique, de l'Être comme porteur aujourd'hui tout comme porteur hier et demain, et de Dieu comme le Dieu vivant. La dynamique de la vérité implique l'appel d'abord de s'y fonder et puis également d'en répondre en responsabilité propre.

S'y fonder. C'est dans cette fondation que se constitue à proprement parler la singularité et donc le mystère créatif de chacun. Cela relève du « secret » de chaque personne qui advient à elle-même dans ce lieu-source ou qui, coupée de lui, reste étrangère (Tillich parlera d' « aliénation ») à elle-même, cette aliénation alimentant en profondeur sa quête de vérité ou de sens (ou de salut) au même titre que sa fondation, laquelle est en effet toujours incertaine, à cause de l'indisponibilité ultime de ce lieu-source, autrement dit à cause de son ineffabilité dernière.

En répondre en responsabilité propre. Je dirai ici simplement, quant à moi, la fécondité à la fois certaine et continue, c'est-à-dire s'avérant ainsi, et en même temps discrète, c'est-à-dire non accaparante mais créativement stimulante, de la pensée de Tillich pour mon propre labeur théologique. Ce que j'ai tenté dans ma *Dogmatique pour la catholicité évangélique*, avec son sous-titre : *Système mystagogique de la foi chrétienne*, a indéniablement été facilité par la démarche tillichienne telle qu'elle s'exprime dans *Le Système des sciences*. Pour neuve (aussi par rapport à la *Dogmatique* de Tillich de 1925 et également par rapport à sa *Théologie systématique*) que soit, en effet, la tripartition, dans cette *Dogmatique*, à propos de chaque « lieu » théologique abordé, entre l'approche méthodologique ou scientifique, l'approche philosophique ou ontologique, et puis l'approche proprement théologique – c'est là le plan de chaque tome de la *D.C.E.*, le volume I/1 étant à part en tant qu'introduction à l'ensemble –, elle peut s'adosser non certes à la lettre du *Système des sciences* de Tillich mais à son esprit tel que j'ai essayé de le dégager ci-dessus. Les termes de « dogmatique », de « catholicité évangélique », la préposition « pour » qui les relie, et puis les termes de « système », de « mystagogie », de « foi » ou « foi chrétienne » ne viennent certes pas spécifiquement de Tillich (alors que la « méthode de corrélation » se doit expressément à lui) mais baignent pour ainsi dire tous dans la nappe phréatique dans laquelle lui-même a puisé et qu'il a alimentée et dont je me sais moi-même profondément redevable. L'exigence de la pensée telle que Tillich en donne pour ainsi dire la structuration systématique dans *Le Système des sciences* est tout simplement celle de la *cohérence*. Il n'y a de pensée qui tienne la route que si elle est cohérente, comme

production de l'esprit, avec le réel, tout le réel. L'exhaustivité du réel couvert par *Le Système des sciences* est, on l'a vu, plus qualitative que quantitative ; il ne peut en être autrement. Et cette exhaustivité – ou globalité – n'est pas une assignation à résidence imposée par la pensée au réel et, partant, aux sciences, à toutes les approches du réel. Le *Système* est essentiellement ouvert, parce que le réel l'est et parce que la profondeur du réel, sa dimension de transcendance, peut être signifiée mais non déterminée, non « définie ». Le *Système*, expression d'une pensée, laquelle ne saurait être comme telle que systématique dans sa visée, est relatif à un temps donné et à un auteur donné. Sa visée, elle, dépasse (sans supprimer) cette relativité. Le *Système des sciences* de 1923, de par sa visée et à cause de l'ampleur et de la pertinence (dans toute sa relativité) toujours à nouveau frappante dont Tillich rend compte de cette visée, reste, pour la confrontation entre sciences, philosophie et théologie, une école – une matrice – pour une pensée en responsabilité propre.